

grandes plaines d'Asie, le fléau entra en Russie et en Allemagne, en même temps qu'il infectait tous les ports de la Méditerranée. Tandis que Naples, Rome, Florence, comptaient chacune cent mille morts, l'heureuse patrie des troubadours, la Provence, et le triste Languedoc, à peine remis de ses guerres civiles, voyaient mourir les deux tiers de leurs habitants. Narbonne en perdit trente mille, Avignon trente mille, Lyon quarante-cinq mille, et le mal marchait toujours, avançant les fuyards vers le nord. En face de ce formidable ennemi, la guerre cessa; Anglais et Français ne suffisaient plus à enterrement leurs morts (1348). Plus de travaux des champs, plus de tribunaux, plus d'écoles: nulle autre pensée que de fuir la contagion. Grands et riches, séquestrés dans leurs châteaux, cherchaient à s'étourdir par l'ivresse ou la débauche; les pauvres se sauvaient dans les bois, laissant les mourants sans amis, les morts sans sépulture. Les fossoyeurs surchargés tiraient les cadavres avec des crochets, les entassaient dans des tombeaux, et les jetaient à la hâte en terre ou dans les fleuves. Désespérant de leur art, les médecins se cachaient presque tous, ne sachant que faire à ces crachements de sang, à ces énormes tumeurs, que l'haleine seule communiquait, et qui amenaient la mort en trois ou quatre jours.

LVI. A Strasbourg arrivent d'Allemagne deux cents flagellants ou frères de la Croix, qui ont tout quitté pour apaiser le Ciel, et qui vont chantant le *Stabat* ou le *Salve*, se donnant la discipline avec des fouets armés de croix de fer. Mille habitants se joignent à eux; de là ils se répandent en France. Quelques-uns édifient le peuple par leurs austérités; les autres donnent le signal du vol, du meurtre, du pillage, et réveillent dans les esprits un fatal soupçon: « La peste vient des juifs, suppôts de Satan, empoisonneurs des fontaines; il faut les massacrer. » Deux mille sont égorgés à Strasbourg, douze mille à Mayence. A Avignon, ils n'échappent que grâce au pape, qui les protège. A Paris, ils essayent de fuir, et, cernés dans la malheureuse rue Transnonain, ils sont tous immolés

et par monceaux laissés en pâture aux loups du voisinage. Ce cruel holocauste ne détourna point le bras de Dieu, et la capitale du monde chevaleresque, le séjour des fêtes et des tournois, vit périr quatre-vingt mille personnes, moissonnées par la contagion. Les palais féodaux s'étaient fermés; les seigneurs et le roi s'étaient sauvés à la campagne.

LVII. Heureusement dans ce monde désolé, qui menaçait de finir, il se trouva encore, pour son honneur et pour son salut, des femmes de cœur et de bons prêtres, jaloux de donner leur vie, dignes d'apaiser Dieu et de consoler leurs frères. Aux pestiférés de Strasbourg se dévouent le savant dominicain Tauler et le chartreux Ludolphe, tous deux auteurs d'une *Imitation de la pauvre vie de Jésus*. A Paris seulement il mourut cinq cents religieuses hospitalières, et de courageuses novices ne cessèrent de se disputer les places vides. A côté d'elles, la femme et la sœur du roi succombèrent, illustres victimes de leurs soins pour les malades.

LVIII. Tout à coup le fléau cessa. La France avait été châtiée, mais non convertie. On eut hâte d'oublier les morts; plaisirs de recommencer, veufs et veuves de se remarier. Le roi Philippe le premier, quoique vieux, conduisit à l'autel une jeune fille de dix-huit ans, pendant que son fils épousait la veuve du duc de Bourgogne. Les noces furent magnifiques et toutes parées de modes nouvelles; les hommes portaient courte tunique, cheveux en queue, longue barbe, souliers terminés en longue pointe recourbée; les femmes étalaient de gigantesques coiffures armées de rubans. Au milieu de ces fêtes ruineuses, le roi mourut, laissant la France pauvre, déserte, affamée. Avec lui avaient disparu presque tous ceux qui se rappelaient encore le temps de saint Louis. Les enfants naissaient en foule, et repeuplaient la France: génération moins coupable, tristes héritiers, non plus de l'âge d'or, mais d'un temps criminel et désastreux.

LIX. Le nouveau roi, Jean, était chevaleresque comme son père, tête légère, bon cœur, capable non de comprendre ni de

guérir son temps, mais d'en expier les fautes par des infortunes noblement supportées. Ainsi mérita-t-il le nom de Jean le Bon. A côté de ces braves et frivoles Valois, pour le malheur de la France, le détestable génie de Philippe le Bel revivait dans son petit-neveu par les femmes, Charles le Mauvais, roi de Navarre. Jean essaya de relever ses finances et son armée par un impôt sur les revenus; Charles et ses amis lui refusèrent de payer; ils venaient d'assassiner un de ses plus chers officiers; ils complotaient contre sa propre vie. Jean les surprit au château de Rouen, fit couper la tête à quatre des meneurs, et enferma son cousin. L'impôt n'en rapporta guère davantage. Tout le monde était pauvre, et l'on ne trouva rien de mieux que de revenir aux désastreuses altérations des monnaies: de banqueroute en banqueroute, le marc d'argent, qui valait cinq livres et demie, monta un instant jusqu'à cent.

LX. Cependant les ravages des Anglais, suspendus par la contagion, avaient repris leur cours. Digne successeur de la peste noire, le prince Noir, fils d'Édouard III, parti de Bordeaux, saccageait le Languedoc, l'Auvergne, le Limousin, et revenait avec cinq mille charrettes de butin, escortées de huit mille soldats. Le roi Jean, à force d'efforts, avait pu réunir cinquante mille hommes, et accourait, brûlant de châtier ces pillards et d'effacer la honte de Crécy. Il trouva les Anglais retranchés près de Poitiers, sur une colline escarpée, couverte de vignes, hérissée de haies et de buissons. Un étroit sentier y menait, et les Anglais pouvaient le couvrir de leurs flèches. Avec des forces supérieures, Jean aurait pu cerner cette position et attendre que la faim obligeât l'ennemi de décamper. Mais il était plus glorieux de vaincre à la pointe de l'épée: cinquante mille hommes ne viendraient-ils pas à bout de cette poignée de brigands?

LXI. Comme à Crécy, la fougue française l'emporta. Jean fit avancer sa cavalerie. Une grêle de traits pleuvait sur elle, frappait la tête des chevaux et les faisait reculer d'épouvante malgré la bravoure des guerriers. En dépit de cet essai malheureux, le roi persista

à vaincre de front cet obstacle insurmontable. Bientôt le désordre devint tel parmi les assaillants, que les Anglais descendirent sans péril leur colline pour tomber sur eux et les égorger. Au moment suprême, où il était peut-être encore possible de rallier les Français, les fils du roi donnèrent le signal de la retraite, et suivirent le flot des fuyards. Le plus jeune, âgé de treize ans, resta seul à côté de son père, qui avait mis pied à terre pour tenir tête à l'ennemi, et qui se défendait en héros, sa hache d'armes à la main. Longtemps le courageux enfant, parant les coups portés à son père, le soutint avec quelques braves dans cette lutte inégale. Le reste n'était plus que carnage et confusion; il fallut se rendre (1356). Le prince Noir accueillit comme ils le méritaient ces illustres prisonniers; vassal respectueux, il se fit un devoir de servir le roi à son souper. De là Jean fut conduit à Londres, où il reçut les mêmes honneurs.

LXII. Cependant les fuyards étaient revenus couverts d'injures et de malédictions. Les bourgeois, dont on s'était passé et méfié, ne pouvaient pardonner à ces insolents chevaliers d'avoir compromis encore une fois le salut de la France, et laissé leur roi aux mains de l'ennemi; ils étaient pleins d'aversion pour le jeune Dauphin, qui avait abandonné son père sous prétexte de venir prendre les rênes de l'État. C'était un jeune homme de dix-neuf ans, pâle, maigre, peu guerrier, mais d'une prudence rare à cet âge. Il trouva Paris sous les armes; Étienne Marcel, prévôt des marchands, dirigeant la défense, armant les remparts; tous les visages tristes et sombres. Dans ce deuil général, le roi de Navarre seul jouissait; du fond de sa prison, il espérait profiter des événements; prêt à tout oser pour satisfaire son ambition, il flattait l'orgueil et les méfiances des bourgeois, et nouait des relations avec tous les mécontents.

LXIII. Sans soldats et sans argent, le Dauphin avait sur-le-champ convoqué les députés des provinces pour voter des subsides et une levée de trente mille hommes. Réunis dans le Midi, les états de Languedoc et d'Auvergne pensèrent qu'il fallait avant tout écar-



ter le péril ; ils votèrent sans condition. Dans le Nord, les nobles étaient morts ou prisonniers, les routes peu sûres : il ne vint à Paris que quelques députés des villes, prêts à suivre et à soutenir les bourgeois de la capitale. Étienne Marcel se mit à leur tête ; dictateur improvisé, il signifia au Dauphin qu'en échange de leur concours les députés exigeaient la réforme immédiate de l'administration des finances. C'étaient eux qui devaient désormais nommer les percepteurs de l'impôt, gouverner à Paris par une commission permanente de trente-six membres, en province par des commissaires à pouvoirs illimités. Nulle trêve, nulle paix sans leur consentement. Les donations sur le domaine royal, faites depuis Philippe le Bel, étaient révoquées, et le type de la monnaie, désormais immuable, confié au prévôt des marchands. Le Dauphin, le couteau sur la gorge, signa l'ordonnance telle qu'elle était préparée ; c'était son abdication. De fait le souverain était Étienne Marcel, maître de Paris et, au nom des députés, maître de la France. Autour de lui se groupaient les bourgeois, fiers de régner en son nom, convaincus qu'avec leurs bonnes intentions ils allaient sauver le royaume, et une multitude aveugle, irritée des dernières défaites, voyant partout des traîtres à châtier. La liberté, ce nom si doux, était dans toutes les bouches : c'était le grand remède aux maux de la patrie. Hélas ! sans les vertus qui en sont l'âme, qu'était-ce que la liberté ?

LXIV. Aussi bien que la noblesse, la bourgeoisie s'allait perdre, en prétendant tout sauver. La tête tourna à Étienne Marcel comme au brasseur Arteveld, comme au tribun Rienzi, comme à quiconque est soudain porté par le flot populaire au timon de l'État. Il se trouva pris entre les nobles furieux contre lui, partisans du Dauphin, et le peuple prêt à se porter aux plus grands excès. Pour avoir un soutien parmi les grands, il fit sortir de prison Charles le Mauvais, heureux de venir pêcher en eau trouble ; pour contenter le peuple, il laissa tuer le trésorier et un conseiller du roi, encouragea l'émeute qu'il ne pouvait empêcher, força

l'entrée du palais, fit massacrer sous les yeux du Dauphin les maréchaux de Champagne et de Normandie, et sauva le prince éperdu en lui mettant sur la tête son chaperon rouge et bleu, et en lui faisant signer de nouvelles concessions. Ayant voulu plaire à tout le monde, le prévôt se vit bientôt sans amis, abandonné du roi de Navarre, qui ne pensait qu'à ses propres affaires ; du peuple, que son pouvoir fatiguait déjà ; des honnêtes gens, que le sang versé révoltait.

LXV. Le Dauphin s'était sauvé de Paris comme d'une ville ennemie, réunissait des troupes, et tenait les états de Champagne. L'université seule, ayant des arguments pour toutes les causes, soutenait son héros du jour, et, comme un pouvoir ne vit pas d'arguments, le prévôt aux abois était réduit à recruter sa petite armée de brigands, de Navarrais ou même de déserteurs anglais. Ainsi se trouvait-il l'allié des compagnies féroces qui désolaient les campagnes de la Normandie à la Provence, qui prenaient les châteaux pour les dépouiller et les vendre, surprenaient les villes au point du jour, mettaient le feu aux quatre coins et pillaient le reste. La famine, qui durait depuis quatre ans, devint épouvantable. Un tonnelet de harengs se vendait trente écus, et les pauvres mouraient de faim.

LXVI. Les choses allant de mal en pis aux mains des bourgeois, les paysans, accablés de misère, réduits par les brigands, se mirent en devoir d'essayer à leur tour de sauver la patrie. En dépit des défenses, ils prirent les armes sous le nom de Jacques, se rassemblèrent par bandes, assiégèrent les châteaux, assommèrent les nobles, se mirent en rapport avec les chefs des compagnies, firent alliance avec Étienne Marcel et avec les villes soulevées de Senlis et de Meaux. Pour couronner leur entreprise, ils vinrent assiéger le château de Meaux, où les plus nobles dames s'étaient jetées à la hâte. Ému de leur danger, un brave capitaine, au service des Anglais, accourut les délivrer, tua sept mille Jacques, et brûla la ville de Meaux. Le reste de ces hordes misérables et mal armées se dispersa par tous les chemins, disparut devant les

vainqueurs, et alla chercher fortune ailleurs. Ainsi la force brutale, déchainée par Philippe le Bel, régnait sans partage, et soulevait depuis les princes jusqu'aux dernières classes du peuple.

LXVII. Pendant que, de nécessité en nécessité, Étienne Marcel en venait aux plus coupables extrémités et se trouvait accolé à de vrais scélérats, le roi de Navarre jouissait de son embarras, et, plus habile que lui, guettait le moment où le malheureux serait réduit à se mettre à sa merci. Secrètement allié des Anglais, des Jacques et des brigands qui pillaient le pays, il se croyait à la veille de tenir la couronne ; il ne lui fallait plus que la capitale ; Étienne Marcel, prêt à en être chassé, fut contraint de s'entendre avec lui pour la lui livrer. Au jour convenu, à minuit, heure des trahisons, le prévôt tenait à la main les clefs de la bastille Saint-Denis, qu'il allait ouvrir aux Navarrais, quand un brave échevin, qui avait surpris son secret, le perça de son épée. Douze de ses partisans furent exécutés ; le reste disparut comme par enchantement, et tandis que Charles le Mauvais se retirait honteux et plein de rage, le Dauphin rentrait par une autre porte. Ainsi tomba ce pouvoir qui ne tenait qu'à un fil, mais qui, d'autant plus mauvais qu'il devenait plus faible, en était venu aux plus lamentables extrémités.

LXVIII. Tandis que les uns par une ambition coupable, les autres par de fatales illusions, envenimaient les malheurs publics, l'ennemi véritable, contre lequel chacun aurait dû s'unir, les Anglais continuaient leur conquête et s'avançaient de province en province. Heureusement ils eurent affaire à des bourgeois plus braves, à des paysans plus fidèles. Reims leur montra les dents, et tint bon contre Édouard, qui comptait s'y faire sacrer roi de France. Près de Compiègne, deux cents paysans défendent à eux seuls le couvent de Saint-Corneille ; à leur tête se trouve un fort gaillard surnommé le Grand Ferré, qui repousse deux assauts, exécute des sorties, abat les Anglais à coups de hache, et, dédaignant les rançons, ne fait point de prisonniers. Malade et sur le point de mourir, le

brave se lève encore de son lit pour en pourfendre cinq qui venaient pour le tuer. De tels hommes donnaient à réfléchir : ce n'était pas tout d'avoir pris le roi, la nation était encore vivante. Édouard n'avait pu se faire sacrer à Reims ; le ciel même semblait le repousser, et un orage épouvantable avait surpris son armée aux environs de Chartres. Il douta de la justice de sa cause, rabattit de ses énormes prétentions, et consentit à rendre à Jean le Bon, moyennant trois millions d'écus d'or, Calais et l'Aquitaine en toute souveraineté (1360).

LXIX. Telle fut la paix de Brétigny, malheureuse sans doute, mais acceptable après les désastres de Crécy, de Poitiers, les menaces du roi de Navarre, d'Étienne Marcel et des Jacques. Ce fut une folle joie, excepté dans les provinces cédées aux Anglais. Les comtes de Périgord, de Comminges, d'Armagnac et le sire d'Albret refusaient de se séparer de la France. La Rochelle offrait au roi le double d'impôts pour lui appartenir. Il fallut pourtant se résigner jusqu'à des temps meilleurs. Ainsi se termina cette lutte, bien différente de celle que le petit royaume de France avait autrefois soutenue avec tant d'éclat. La France de saint Louis se trouvait redescendue au-dessous de Philippe-Auguste, et n'avait plus même l'honneur de compter le roi d'Angleterre parmi ses vassaux. Il était devenu un égal et un égal victorieux, ayant un pied à Calais et l'autre à Bordeaux, puissant allié des Flamands et du duc de Bretagne.

LXX. S'il en était ainsi au dehors, le pays n'était pas plus heureux à l'intérieur. Malgré la paix, il restait désolé par les ravages des brigands navarrais, anglais et surtout brabançons, venus pour venger les malheurs de la Flandre. L'armée entière d'Édouard, licenciée depuis la paix, s'adonnait à cette vie de pillage. Les provinces, livrées à elles-mêmes, purent se croire encore au siècle de Charles le Chauve, et regretter le temps où chacune avait du moins son comte ou son duc occupé à la défendre. Ne sachant où donner de la tête contre tant d'ennemis, et n'ayant plus d'armée régulière, le roi fit appel aux



paysans pour courir sus aux brigands et les exterminer, au risque de déchaîner de nouvelles bandes de Jacques.

LXXI. Ce fut à ce moment qu'à son royaume, déjà trop grand pour lui, vint se réunir le duché de Bourgogne, vacant par la mort du dernier duc. Il en investit le fils courageux, Philippe le Hardi, qui seul n'avait pas fui à Poitiers, distribua aux autres le Berri, l'Anjou, le Languedoc, et agrandit au centre les domaines de son gendre, le duc de Bourbon, espérant vainement par là remplacer dans les provinces les anciennes familles féodales, qui avaient gouverné les peuples au sortir de la barbarie, mais dont ses enfants ne devaient reproduire que les vices. Puis, n'ayant pas de quoi payer sa rançon, il vendit une de ses filles au duc de Milan, le féroce Visconti, qui tua jusqu'aux prêtres; il marchanda aux Juifs vingt ans de séjour en France, sans impôts, avec un prince protecteur. Cela ne suffisait pas encore, et un de ses otages s'étant sauvé de Londres, le chevaleresque Jean y retourna de sa personne, pour y rester jusqu'à l'exécution de ses engagements. La mort vint l'en délivrer, au milieu des fêtes et des jeux que lui donnaient ses hôtes (1364).

LXXII. Le nouveau roi, Charles le Sage, était maladif, incapable de tenir une lance et, pour se dédommager, ami des procureurs, des juifs et des astrologues, d'où son renom de sagesse. Les frères et beau-frère du roi, chefs improvisés de la noblesse, occupaient leurs vastes apanages, plus propres à les dévorer qu'à les organiser. Les états généraux étaient pour longtemps maudits et oubliés. Le paysan ne demandait qu'à relever sa chaumière à l'ombre des châteaux. Nobles, villes, campagnes, tout le monde était à bout de prétentions, et, comme un malade rendu à la santé, ne songeait qu'à vivre soumis, trop heureux si le roi les délivrait des brigands. Sa tâche était donc facile, et de tant de beaux projets de liberté il ne restait qu'un roi absolu que chacun sentait le besoin d'aider.

LXXIII. Pour remplacer les escadrons détruits à Crécy et à Poitiers, Charles fit appel

aux Bretons, race dure et fidèle, obstinés au combat, instinctivement ennemis des Anglais, rattachés à la France depuis ses malheurs. Ils lui fournirent de bons soldats et son fameux connétable du Guesclin. Fils d'un pauvre chevalier, du Guesclin était, à treize ans, noir, gros, hargneux, le plus laid et le plus méchant enfant du pays. Ce mauvais sujet, ne sachant ni lire ni compter, la terreur de ses neuf frères et sœurs, des domestiques et des voisins, se fit mettre quatre mois en prison par son père, et se sauva à Rennes chez un vieil oncle buveur et batailleur, qui lui fit bon accueil. A dix-sept ans, il emprunta pour un tournoi un cheval et une armure, terrassa une douzaine de champions, et remporta pour prix un beau cygne d'argent massif. Détestant les Anglais, il soutint fidèlement le parti de Charles de Blois, sauva Rennes assiégée, et tua en duel plus d'un ennemi redouté.

LXXIV. Charles le Sage ne pouvait trouver un plus brave capitaine. Il le mit à la tête de ses troupes. Et d'abord il fallait châtier le roi de Navarre, complice de tous les désastres, qui, en plaine paix, affamait Paris, et occupait sur la Seine Mantes et Meulan. Les deux villes furent prises. Poursuivant ses avantages, du Guesclin rencontra les Navarrais à Cocherel, aux environs d'Évreux, feignit la retraite pour les attirer dans la plaine, puis, se retournant sur eux, les tailla en pièces (1364).

LXXV. Le vainqueur était bien près de sa chère Bretagne, livrée au parti anglais. N'était-ce pas le cas d'en chasser l'ennemi? Il se laissa tenter, au risque de compromettre sa petite armée, encore mal aguerrie, et le téméraire vint attaquer de front la forte position d'Auray. Dans cette journée, les concurrents au duché de Bretagne se trouvèrent enfin en présence : d'un côté, le jeune Jean de Montfort, avec Olivier de Clisson et beaucoup d'autres, tous brûlant de venger leurs pères; de l'autre, Charles de Blois, à peine sorti des prisons de Londres, dégoûté des vanités de ce monde et disposé, sans l'acharnement de sa femme, à traiter avec son rival. La fougue des premiers l'emporta. Du Gues-

clin fut renversé de cheval et pris; Charles de Blois ne trouva point de quartier : bien que hors de combat, il fut cruellement égorgé. Malheureux toute sa vie, il avait su conquérir la couronne d'un saint. Sous son pourpoint garni d'hermine, ses ennemis trouvèrent un cilice, et bientôt des miracles illustrèrent sa tombe vénérée. Sa mort, décidant pour le moment du sort de la Bretagne, raffermir le pouvoir de Montfort; la France s'y résigna, incapable de soutenir ouvertement les vaincus, et tout ce que put faire le roi fut de racheter du Guesclin pour cent mille livres (1364).

LXXVI. Devenu fameux par ses succès et par ses revers, le connétable alla s'offrir comme chef aux compagnies errantes qui continuaient à désoler les provinces. Il les trouva près de Chalon-sur-Saône, occupées à vider les caves d'un riche castel. Pour en débarrasser la France, il leur proposa de les mener en un pays moins épuisé, mieux garni de vivres et de bons vins. D'autres s'étaient déjà jetés en Italie; mais l'Espagne était une mine encore neuve. De plus, tout en guerroyant, on y trouvait à expier ses péchés et à gagner le paradis : d'un côté, il y avait des Sarrasins à pourfendre; de l'autre, des chrétiens dignes des anciens Goths à remettre à

la raison. Pierre le Cruel, roi de Castille, assassin sans pitié, avait empoisonné sa femme, Blanche de Bourbon, sœur de la reine de France. Menacé du même sort, son propre frère, Henri de Transtamare, venait de passer les Pyrénées, et était venu trouver

le duc de Bourbon; tous deux cherchaient des soldats pour leur commune vengeance. L'occasion était magnifique, et en secret le prudent Charles le Sage promettait encore une belle somme d'argent. Par sa harangue l'habile connétable, le verre à la main, entraîna les gailards buveurs; tous, même des Anglais, voulurent être de la partie.

LXXVII. Avant que leur zèle ait eu le temps de se refroidir, ils sont sous les murs d'Avignon, étape ménagée pour entretenir leur courage. Là, pense du Guesclin, il y aura plus d'argent que

dans les coffres du roi de France. Il somme d'abord le pape d'absoudre ses compagnons de tout meurtre, viol, incendie; charmé de leurs bonnes dispositions, Urbain V leur accorde pardon et indulgence à condition qu'ils videront son territoire. Mais ces honnêtes pèlerins ont encore une humble requête à présenter : ils sont si pauvres, et pourtant ne voudraient plus piller en pays chrétien. Ils se contenteraient de deux cent mille écus d'or; ils parti-



Du Guesclin enfant. (P. 154.)